

**Bleue, saignante,
à point, carbonisée**

Dans *Le Guépard*, Burt Lancaster est assis, le regard rivé sur un groupe de jeunes filles, dans une fête. Elles s’amusent comme des petites folles, elles dansent, elles rient. Tout ça est plein de volupté. Le vieux regarde, désolé. Et il ne se passe rien d’autre, si je me souviens bien.

Je n’ai jamais vu portrait plus fidèle de la décrépitude. Et tout est raconté dans un plan large. Pas besoin de s’approcher. Rien à souligner, rien à exagérer. J’ai pensé – et je continue à penser – à la difficulté d’en dire autant avec si peu de moyens. Je me suis réconcilié avec la force des idées. Et j’ai surtout pensé : rien de tel que de vivre à la limite, crever dès le lendemain et me débrouiller pour que ça ne se voie pas trop. Mourir sans faire de simagrées, comme toute vie le mérite.

Qui se répète ? L'histoire ou les hommes ?

Je crois que les hommes n'agiraient pas de la sorte sans le déterminisme de l'histoire, s'ils ne connaissaient pas l'histoire.

Je ne crois pas à la méchanceté originelle, je crois aux copies renouvelées, améliorées, de la méchanceté apprise.

L'histoire, finalement, est une répétition qui a juste à voir avec les hormones.

Le vrai arbre de la sagesse, personne n'a mangé ses fruits.

J'ai trouvé un peu de paix quand je me suis mis à copier d'après nature, en dessinant.

Je ne sais pas dessiner, et peu importe.

Il faut juste avoir de la patience et l'envie de pénétrer à l'intérieur des choses.

Mais il n'y a pas de choses, il n'y a ni tours, ni pommes, ni déserts, ni arbres,

il n'y a que des événements, et tu te retrouves à dessiner le temps,

jamais la pomme, ni le toit, ni la forêt ; juste dessiner le temps au crayon.

En ce moment, par exemple, je dessine les sons d'après nature.

En commençant par ton propre cœur, prisonnier de tes côtes.

Heureusement, ces putains de psychiatres et de psychanalystes ne font du mal qu'à ceux qui ont de quoi se payer le traitement.

Chaque vie est un mystère et il vaut mieux la laisser s'éteindre ou se renouveler sans un coup de main à payer en euros et au comptant, à la sortie de la consultation.

Habitudes.

J'insiste : ce sont des habitudes.

Je n'aime pas qu'on appelle ça des pathologies.

[SURTITRAGE POUR JUAN ET VÍCTOR]

Ils disent qu'ils n'ont même pas connu leur père.
 Ils disent que leur beau-père se saoulait tous les jours et qu'il jouait les fortiches.
 Ils disent qu'ils passaient leurs journées dans la rue. Ils rentraient chez eux shootés à la colle et à la bière.
 Víctor avait 9 ans et Juan 11 ans.
 Leur beau-père les frappait à coups de trique, de barre de fer et de chaîne pour leur *inculquer* une bonne conduite.
 Juan et Víctor disent que comme ça, on n'*inculque* rien à un enfant.
 Ils disent que comme ça, on stimule la haine, tout simplement.
 Ils disent que leur mère se souciait plus de baiser que de ce qui se passait.
 Ils disent qu'un soir ils ont trouvé leur beau-père bourré. Ils se sont disputés, ils sont sortis se battre dans la rue, ils lui ont balancé un pavé dans la figure et ils lui ont fracassé le crâne.
 Et ils l'ont laissé pisser le sang sur le trottoir, se vider de son sang.
 Et comme ils ont coutume de dire : retour à la case Rue.

[CHANSON DU PAUVRE]

Auteur : Manuel J. Castilla
 Compositeur : El Cuchi Leguizamón

*Le pauvre n'a jamais en poche un sou pour en profiter
 Sitôt une poule chapardée, voilà qu'il se fait arrêter
 Cette crapule de commissaire, qui met bien du cœur à l'ouvrage,
 Fait avouer sans ménagement le prisonnier et son entourage*

*On s'emploie, au fil des semaines, à faire grossir son casier
 Le prisonnier attend en vain un homme de loi pour l'épauler
 Sa femme a dû vendre le lit pour lui payer un avocat
 S'il retrouve la liberté, c'est debout qu'il dormira*

*Le juge, au bout de quatre mois, le convoque pour l'interroger
 Comme il est pauvre et qu'il bégaye, personne ne daigne l'écouter
 C'est à la prison préventive qu'est condamné le malheureux,
 Enfermé depuis plus d'un an, oublié de tous et de Dieu*

*Honnis soient cette justice et les avocats, ces vauriens
 Quand la loi est dure d'oreille, même le diable n'y peut rien
 Voilà donc le lot du peuple, de ceux qui sont dans le dénuement
 Ceux qui brassent des millions sont reçus au gouvernement*

TEXTES ÉCRITS
SUR LE FILM DU CARNAVAL À BUENOS AIRE

Pourquoi, dans tous les films balancés sur Arte, les acteurs font-ils tellement la gueule qu'ils ont l'air de jouer en suçant un citron ? Pourquoi les philosophes et les artistes, quand ils parlent en public à propos de la vie, ne rient-ils pas ?

Pourquoi s'habillent-ils en noir, alors que les couleurs sont si belles ?

À quoi rime cette tristesse exagérée ?

Pourquoi, quand on lit un livre émouvant, n'arrive-t-on pas à pleurer comme une madeleine, à rire aux éclats, à se rouler par terre ou à sortir en courant dans la rue, avec le livre ?

À quoi rime toute cette cordialité ?

Pourquoi ne crie-t-on pas plus souvent ?

Non mais c'est quoi, ce bordel ?

Osez vivre dans la pauvreté.

Dans la pauvreté, on vit bien mieux.

J'ai vu que tous s'efforçaient d'être *différents* et que bien malgré eux ils formaient d'authentiques masses, des armées de gens *différents*. Ils soignaient au millimètre près leur *look* négligé. Ils voyageaient vers des destinations exotiques et achetaient aux Noirs et aux Indiens des instruments de musique ou des ustensiles de cuisine exotiques, pour montrer à leurs amis de Paris ou de Barcelone comme elle est bonne, la cuisine des pauvres, quand elle est préparée là-dedans. Ils prenaient aussi des cours de yoga, lisaient Žižek et avaient tous la même marque d'anxiolytiques et d'antidépresseurs. Voilà qui leur garantissait des minutes de conversation à bâtons rompus, quand ils n'avaient plus rien à dire sur le dernier film de David Lynch.